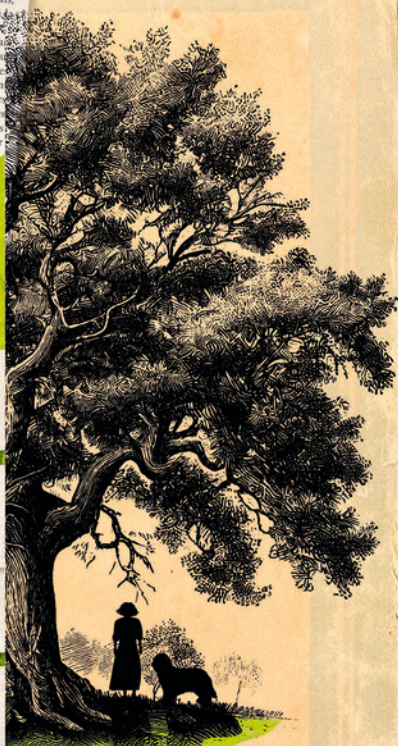


C'était la veille de mon départ, la nuit n'était pas encore là, je l'attendais, assise au seuil de la maison face à la montagne de plus en plus violette. J'attendais qu'elle arrive, n'attendais personne d'autre qu'elle, la nuit, tout en me disant que les hampes digitales passées en graines faisaient penser à des Indiens coiffés de leurs plumes sacrées, que les frondes des fougères aigles avaient jauni, que les milliers de blocs abandonnés sur place, dos, crânes, dents, la mort glaciale surplombait de ch...

Claudie
Hunzinger

UN
CHIEN
À MA
TABLE



PRIX FEMINA

"Une multitude
d'émotions, de
pensées, de souvenirs,
de découvertes."

TÉLÉRAMA

"Somptueux
et crépusculaire."

LE MONDE

"Une bouffée
de nature
à l'état brut."

LE FIGARO

Un chien à ma table

DE LA MÊME AUTEURE

Bambois, la vie verte, récit, Stock, 1973 ; J'ai lu, 1975.

De toutes les couleurs, récit, Stock, 1976.

Petit paysage avec la tempête, récit, Stock, 1979.

Bambois, réédition, récit, Stock, 1979.

Les enfants de Grimm, récit, Éditions Bernard Barrault, 1989.

Elles vivaient d'espoir, roman, Grasset, 2010 ; J'ai lu, 2012.

La Survivance, roman, Grasset, 2012 ; J'ai lu, 2012.

L'incandescence, roman, Grasset, 2016.

La langue des oiseaux, roman, Grasset, 2014 ; J'ai lu, 2019.

L'affût, récit, Le Tourneciel, 2018.

Les grands cerfs, roman, Grasset, 2019 ; J'ai lu, 2020.

CLAUDIE
HUNZINGER

Un chien à ma table

ROMAN



© Éditions Grasset & Fasquelle, 2022.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Reste tranquille, si soudain
l'Ange à ta table se décide.*

Rainer Maria RILKE, *Vergers*

*J'ai rencontré certains d'entre eux, dit-elle,
fière d'annoncer qu'elle avait
quelques petites connexions avec des êtres humains.*

Janet FRAME, *Vers l'autre été*

*À Stonehenge,
alias Pierre Schoentjes*

1

C'était la veille de mon départ, la nuit n'était pas encore là, je l'attendais, assise au seuil de la maison face à la montagne de plus en plus violette ; j'attendais qu'elle arrive, n'attendais personne d'autre qu'elle, la nuit, tout en me disant que les hampes des digitales passées en graines faisaient penser à des Indiens coiffés de leurs plumes sacrées, que les frondes des fougères-aigles avaient jauni, que les milliers de blocs abandonnés sur place, dos, crânes, dents, de la moraine glaciaire surplombant la maison parlaient de chaos, de déroute, presque de la fin d'un monde. Et que ça sentait la pluie. Donc, demain, mettre mes Buffalo, prendre ma parka. Était-ce l'approche de la nuit ? La moraine changeait d'intensité. Ses échines bossues tressaillaient d'éclats de mica et pendant de petites fractions de seconde continuaient d'avancer vers moi en claudiquant – quand une ombre s'est détachée de leurs ombres.

J'ai vu cette ombre ramper entre les frondes des fougères. Traverser le campement des digitales. J'ai tout de suite distingué le tronçon de la chaîne brisée. Un fuyard. Il s'approchait. Il m'avait sans doute repérée bien avant que je ne l'aie vu. Un bref moment, les fougères, de taille humaine, me l'ont dérobé, il a réapparu plus loin, il filait. Je m'étais dressée pour mieux suivre sa course. Il a obliqué. Il descendait maintenant droit vers moi. À dix pas, il a ralenti, a hésité, s'est arrêté : un baluchon de poils gris, sale, exténué, famélique, où de larges yeux bruns, soutenant mon regard, m'observaient du fond de leurs prunelles. D'où venait-il ? Nous habitons au milieu des forêts, loin de tout. La porte de la maison, dans mon dos, était restée ouverte. J'ai fait quelques pas en arrière, laissant le champ libre. Écoute, je ne m'intéresse pas du tout à toi, je veux juste te préparer une assiette, alors entre, entre, tu peux entrer. Mais l'inconnu refusait d'approcher davantage. D'où tu viens ? Qu'est-ce que tu fais là ? J'avais baissé la voix. Je chuchotais. Alors, il a fait un pas. Il a franchi le seuil. Je reculais. Il me suivait avec précaution, le besoin de secours plus fort que l'effroi, prêt néanmoins à fuir, posant au ralenti l'une après l'autre ses pattes sur le plancher de la cuisine comme sur la surface gelée d'un étang qui aurait pu se briser. Nous étions tous les deux haletants. Tremblants. On tremblait ensemble.

Dans la nuit qui avait précédé l'arrivée du fuyard, les phares d'une automobile avaient

balayé la forêt, allant, revenant, quatre ou cinq fois, avant de disparaître avec lenteur. J'avais remarqué qu'à chaque virage de cette route au loin, quand montait une voiture, ses faisceaux de lumière traçaient aux murs de ma chambre des losanges prodigieux qui en faisaient le tour comme pour m'en débusquer.

Il y a un chien, ai-je crié à Grieg qui se trouvait dans son studio situé à côté du mien, à l'étage. Chacun son lit, sa bibliothèque, ses rêves ; chacun son écosystème. Le mien, fenêtres ouvertes sur la prairie. Le sien, rideaux tirés jour et nuit sur cette sorte de réserve, de resserre, de repaire, de boîte crânienne, mais on aurait pu dire aussi de silo à livres qu'était sa chambre.

Quand celui qui était mon compagnon depuis presque soixante ans, mon vieux grigou, mon gredin, au point que je le surnommais Grieg (lui, les bons jours, m'appelait Fifi, les très bons Biche ou Cibiche, les mauvais Sophie), alors quand Grieg est descendu de sa chambre – barbe de cinq jours, cheveux gris, bandana rouge autour du cou, sans âge et sans se presser, comme quelqu'un à qui on ne la fait pas, revenu de tout, revenu du monde qui ne le surprenait plus, ne l'indignait pas davantage, dont il avait accepté la défaite en même temps que celle de son corps, ce monde auquel il préférait à présent les livres, alors quand il s'est approché, sentant le tabac, la fiction et la nuit qu'il adorait, grognant à son habitude d'avoir été dérangé –,

le chien est venu se réfugier à mes pieds où il a roulé sur le dos, m'offrant son ventre piqueté de tétons.

Ça m'est venu en un éclair, *and yes I said yes I will yes*, je l'ai appelée Yes.

J'ai dit : Je suis là, Yes, et je me suis accroupie, et j'ai passé mes doigts à travers le pelage feutré de son encolure, mêlé de longues tiges de ronces, de feuilles de bouleau, de débris de mousses, et trempé. La fuyarde avait pris la pluie avant nous, elle venait de la pluie, de l'ouest, et sentait le chien mouillé. J'ai cherché s'il y avait une plaque au collier. Au passage, j'ai scruté le pavillon de ses oreilles à la recherche d'une identité, d'un tatouage, de quelque chose, mais rien, sauf une tique que j'ai enlevée avec le crochet en plastique jaune toujours dans la poche de mon pantalon. La chienne se laissait faire. Je lui disais, je suis là, c'est fini, tout va bien. Elle répondait, j'entendais qu'elle me répondait de tout son corps qui s'était remis à trembler pour me signifier sa peur et sa confiance en moi. J'ai aussi compté les doigts de ses larges pattes fourrées, elle en avait quatre plus deux ergots aux pattes arrière. Une race de berger, a dit Grieg penché au-dessus de nous. Et encore une fois j'ai dit je suis là. J'aurais volontiers continué comme ça, et elle aussi, dans la pénombre qui s'avavançait, qui nous enveloppait, quand j'ai écarté le panache de sa queue qu'elle avait rabattu sur son ventre : les babines de son petit sexe animal, déchirées au niveau

des commissures, étaient poisseuses de fluides et de vieux sang séchés ; et la peau du ventre sous le pelage, noire d'hématomes. J'étais sans voix. Puis j'ai chuchoté, encore et encore je suis là, c'est fini. La petite chienne qui avait à nouveau roulé sur elle-même me présentant son dos, s'était mise à haleter violemment, le vent aussi dehors. Agenouillée près d'elle, doucement je passais mes doigts le long de son échine, et j'ai dit à je ne sais quelle instance invisible : Sévices sexuels sur un animal. Crime passible de condamnation. – Ça s'est toujours fait, a répondu Grieg comme d'une planète où les campagnes existaient encore. – J'ai répondu : Ça n'a rien à voir. Le monde a basculé.

Sans savoir pourquoi, j'ai alors pensé à *La Marchande d'enfants* de Gabrielle Wittkop, et j'ai vu une petite chienne à poils gris, hurlante, s'échapper d'un pavillon pour courir vers la forêt – alors que dans le roman, c'est une petite fille nue, hurlante, qui court vers la Seine pour s'y jeter. J'ai dit ça à Grieg. Je voyais ce qu'avait été la fuite de la petite chienne vers les limites où se dressent les arbres et les ombres des arbres pour venir jusqu'à moi. – J'ai dit : elle est sûrement mineure. – Tu mélanges tout, a répondu Grieg. Mais, tandis que je m'exhortais moi-même, laisse tomber, c'est un sale truc, un très sale truc, ça sort du Net, ne t'avance pas plus loin même si ça contient la matière d'un grand sujet contemporain, et tandis que je pensais à ces choses ignobles qui aujourd'hui existent, étrangement, dans la vitre de la

porte-fenêtre qui donnait à l'avant de la maison sur la prairie, une vitre large et vraiment haute, brillante comme du cristal, le reflet de la petite chienne qui s'était remise sur ses pattes semblait flotter au-dessus de la prairie qu'on devinait de l'autre côté, y flotter comme un nuage, seul, léger, un petit nuage orphelin, et sa dérélition était si gracieuse que cela transformait le récit ultracontemporain d'exactions zoophiles, en un autre récit où il était question de fantaisie, d'amitié profonde et de légèreté.

J'ai dit à Grieg : On va la garder.

Je n'avais pas allumé pour ne pas l'effrayer. La cuisine baignait à présent dans la pénombre d'un crépuscule vert virant au noir. Le vent s'engouffrait par la porte restée ouverte sur la moraine, un courant thermique descendant aussi mordant que l'ancienne gueule glaciaire qui avait occupé le versant de la montagne avant de se rétracter, laissant traîner l'entassement de ses blocs fracassés. J'ai dit à Yes : Tu attends, tout en tâtonnant autour de son cou, et finalement j'ai trouvé le moyen de défaire la fermeture du collier métallique, et j'ai balancé le tout, la chaîne, la servitude, l'infamie, à l'autre bout de la pièce. J'ai répété en chuchotant : Tu attends. Je me suis relevée, j'ai préparé une assiette plus une gamelle d'eau que Yes a vidées en pas même une minute. Puis elle s'est secouée, cent ans de moins, enfantine, pour aussitôt refiler vers la porte, à l'autre bout. Elle se cassait. Nom de Dieu. C'est à peine si je la distinguais encore, il faisait sombre, mais

j'entendais le crissement de ses griffes sur le plancher parcourir la cuisine en sens inverse, tandis que s'éloignait aussi la profonde odeur de neige, de vase et de loup qui remonte d'un chien mouillé. J'ai voulu la suivre, et quand parvenue au seuil, j'ai regardé dehors, je n'ai aperçu aucune chienne, ni personne, et dans la nuit, pas même une ombre ne flottait, seulement un goût d'irréparable, et alors je suis rentrée et j'ai vu que je tenais encore en main une ronce.

— On n'aurait jamais dû la laisser partir. On aurait dû l'emmener chez un véto. — Il n'y avait pas d'infection, a répondu Grieg. — Apparemment, mais qu'est-ce qu'on en sait, ai-je répondu, et j'ai allumé la lumière.

2

Le grand volume vidé où nous vivions était le rez-de-chaussée d'un seul tenant d'une ancienne bâtisse de douze mètres de long. Nous nous y étions installés, Grieg et moi, trois ans auparavant. On avait peu emporté de nos maisons précédentes, peu gardé, et seul semblait l'occuper ce dont j'avais ricané toute ma vie : un stock de provisions, boîtes en métal, bocaux en verre, contenants en plastique aux couvercles bien fermés, le tout accumulé dans des rayonnages dressés contre le mur du fond. En fait, à peine étions-nous arrivés aux Bois-Bannis que toutes sortes de petits rongeurs étaient sortis de la forêt faire le sac de la cuisine ; lérots qui la nuit emportaient les cubes de sucre de canne ; mulots de la taille d'une noix évidant une à une toutes les noix ; souris soutirant le lait de coco par un trou creusé dans le pack ; rats des greniers qui chuchotaient avant de se saisir du pain, puis le traînaient à grand bruit jusque dans leur demeure secrète. Et Jamais un seul loir. J'aurais pourtant adoré me retrouver

nez à nez avec un loir, *glis glis*, au moins une fois dans ma vie, le temps d'entr'apercevoir ses yeux saillants, noirs, brillants, où le monde se reflète inversé comme dans les gouttes d'eau. Leur pelisse serait-elle grise, serait-elle dorée ? J'aurais aimé le savoir. Mais, depuis que j'enfermais tout, que je ne laissais plus rien traîner, pas une miette, le soir tout impeccable, propre comme jamais les différentes cuisines de ma vie ne l'avaient été, plus personne ne nous visitait. Quel dommage. Mais je voulais en finir avec les appâts empoisonnés qui par enchaînement alimentaire pouvaient anéantir une nichée de hulottes, leur houuuu hou hou de cristal dans la nuit noire. Je ne supportais plus d'avoir la tête empestée de la mort que j'avais semée.

La porte donnant sur la moraine séparait cette fortification de nourriture d'une autre fortification qui la prolongeait – celle-là rugueuse, obscure, odorante : dix stères de bûches d'un mètre coupées en trois, destinés au poêle, lui, ultramoderne, le seul achat que nous ayons fait en arrivant, campant au milieu de l'espace domestique. Et puis il y avait aussi une table. Longue. Très présente. Noircie par le temps. Elle, sur place à notre arrivée. Et des chaises. Pas un fauteuil, encore moins un canapé. Rien d'autre. Aucun fatras. Pas de fouillis. Le coin-cuisine réduit au minimum, installé sous une fenêtre ; la douche dans un autre coin. Tout ça un peu austère.

Quand on sortait de la maison, qu'on en faisait le tour, ce n'était que forêts et firmament ; pâturages phosphorescents ; arcs-en-ciel immenses

et toujours doubles, intensément colorés. L'été, la rosée s'évaporait en brumes couleur de violettes, on aurait pu se croire en Bosnie. L'hiver, dans les monts de l'Oural, mais ça de moins en moins, il ne neigeait presque plus. Beaucoup de rochers, de blocs errants, erratiques, de corps fracassés, laissés sur place dans les forêts, imprimant en vous une sensation de chaos, de puissance des désastres et de nécessité. Beaucoup de vapeurs aussi, d'humeurs, de nuées, de buées, de nuages, et de vent, une grande respiration. Et soudain, rasant la cime des arbres, l'effroi d'avions de chasse en exercice qu'on entendait trop tard.

Il fallait une demi-heure sur une piste en terre battue avec des pentes à donner le vertige, et une demi-heure de départementale pour aller dans la vallée s'approvisionner au supermarché le plus proche. Mais à peine arrivée au parking, il m'était impossible de sortir de la voiture, et je faisais de plus en plus souvent demi-tour, préférant encore l'ascétisme. Pour résoudre le problème, j'avais le mois précédent rempli les deux congélateurs et entreposé de l'épicerie dans des fûts en plastique blanc d'un mètre de haut. Il y en avait six sous l'escalier en bois qui montait à nos chambres. Avec le mur de conserves, j'étais à présent tranquille pour un an. il aurait suffi de mettre en route un jardin comme tout le monde le faisait en ces temps troublés. Mais cette fois, aux Bois-Bannis, il n'y avait pas de jardin. Le grand changement c'était ça : plus de jardin. Mes mains n'auraient pas suivi. Déjà déformées

au point de me faire peur à moi-même. Je les cachais dans mes pulls que je choisissais exprès à longues manches pour les jours où j'avais à me rendre dans une librairie présenter mes romans, dont le dernier, *Les Animaux*, parlait de grand air et de nature – ce qui en France, au contraire des pays anglo-saxons, était une littérature marginale. J'étais une romancière des marges.

The Word for World is Forest.

The Word for Woman is Wilderness.

Bien sûr qu'il aurait fallu un jardin quand on habite loin de tout. La situation des Bois-Bannis s'y serait prêtée. La moraine qui avait dévalé la montagne des millénaires auparavant, s'était immobilisée au bord d'un replat accueillant une vaste tourbière et sans doute des aurochs, des cerfs, des bisons. Bien plus tard, au XVIII^e siècle, on l'avait drainée pour la transformer en prairie. On lui avait ensuite ajouté une maison, et un potager dont il restait des traces. Malgré les traces, je n'avais pas voulu de jardin. Je savais que je n'y arriverais plus. Mon corps était en train de prendre avec moi ses distances, je le sentais, pour devenir une sorte *d'Oncle déglingué*, pas loin de cet *Uncle Wiggily in Connecticut* de la nouvelle de Salinger, lui, mort au Vietnam ; le mien, pas mort encore, mais à ma traîne, et ça, je le ressentais dès le matin quand j'aurais encore voulu courir la montagne,

explorer le monde, lequel, il faut le reconnaître, était un peu atteint lui aussi.

Je savais qu'on pouvait se débrouiller sans jardin. Les forêts, les lisières, les clairières, sont comestibles. Ce sont des réservoirs de baies, de moelles, de sèves et de sucres puissants. Ne pas oublier les friches, leur espace millénaire, leur savoir accumulé. Telles feuilles visqueuses, un concentré de protéines. Telles autres poilues, un trésor d'antioxydants. Et telles ou telles racines, des poisons intraitables. Sans parler des baies, les rouges, les noires. Ne pas se tromper. La présence du colchique et de l'ail des ours dans les vallons alentour avait déjà fait des victimes dans un camp de Survivors qui les avaient confondus.

La capsule du colchique d'automne contient des graines bourrées chacune de 4 mg de colchicine. La dose fatale est de 50 mg.

Si dans les colchiques il existe toujours des fées cachées, des colchiques, on en voit moins. Aux Bois-Bannis, il en subsistait. Je m'étais intéressée à lui. J'avais remarqué qu'il fleurit en automne et fructifie au printemps. Il m'avait fallu du temps pour relier l'apparition gazeuse de cette longue fleur mauve, menue, gracile et nue, vraiment nue, pas une feuille, une fleur éthérée, une fée, qui s'élève dans les prés en automne – bien observer les choses – pour la relier au bouquet de feuilles coriaces qui sortent au printemps suivant, à la même place, abritant en leur centre, on n'y comprend rien, comment

est-ce possible, les fruits boursouflés de poison de la floraison de l'automne passé, grosses petites capsules vertes fabriquées sous terre, en secret, tout l'hiver, au fond du long tube mauve, émotif, lequel en réalité est son ovaire. Quelque chose d'embusqué dont la seule fonction est de se reproduire, comme tout dans la nature dont je fais partie, puisque je suis une femme. Née comme ça. Pas si simple. Je ne savais plus très bien où me situer face au trouble qui avait fait son apparition dans le genre. Je me demandais : quel est mon genre ? Qu'est-ce qu'être une femme aujourd'hui ? Une femme qui a vieilli ? En tout cas, le colchique me faisait frissonner, toute romancière de la nature que j'étais, observatrice du vivant, je ne pouvais pas m'empêcher de ressentir un frisson face à l'apparition d'un colchique vénéneux et si joli en automne, tellement je voyais la féminité intuitive, réceptive, rôdant dans nos parages en mal d'enfant – *Une femme est une femme* –, traînant sous cape l'envie d'un fatras de portées, de nichées, de couvées, de bébés, de poupons, de poupées, prêt à proliférer tel un motif qui envahit la Terre, l'étouffera ! La nature et moi, ça fait deux.

Je me méfie du mot « nature ».

Littré. Nature. Définition 23. *Les parties qui servent à la génération.*

Si la nature est injuste, changez la nature.

3

Il faisait tout à fait sombre dehors. J'avais laissé la porte ouverte. Il était tard. Nous avions faim. Grieg attendait debout dans son jean noir qui lui tombait en bas des reins. J'ai fait vite. Tortellini au fromage prêts en 1 m 30 s. Cerneaux de noix. Pesto d'ail des ours. Jambon fumé et saucisson. Je le reconnais, question viande ou pas viande, nous étions incohérents. Moi, plutôt carnassière. Grieg plutôt dégoûté. Moi : Je n'aime pas l'idée d'usines de viande artificielle. Lui : Va voir un abattoir.

Nous n'avions pas fini de discuter.

Depuis toujours, nous discutons, jamais d'accord, sauf pour les folies.

J'ai sorti les assiettes que j'ai placées sur la table de la cuisine, après avoir repoussé un peu livres, papiers, bols et thé qui l'encombraient, et le bouquet de colchiques. Leurs longs cous, leurs yeux cernés. *Violâtres*. On était en automne.

Mais il manquait quelqu'un.

Grieg et moi, soudain plus étroits. Des airs de vieux orphelins.

— On a eu combien de chiens dans notre vie ? a demandé Grieg.

— J'ai répondu : Tu sais très bien. Tu veux seulement que je t'en parle encore une fois, une fois de plus. Et j'ai parlé de Perlou pour commencer. Elle a vécu vingt ans, donc morte à 140 ans. Elle nous avait été offerte en 1965 par un berger du Contadour, en Provence, où ta mère, Ruth, allait dans les années trente aux rencontres de Giono, et ça, quarante ans avant 68. Nous dans leurs brisées. Comme si de génération en génération on cherchait à réinventer le monde avec les mêmes idées. Ce bébé chien de la montagne de Lure qu'on nous avait offert avait une expérience millénaire de la conduite d'un troupeau. Sa lignée d'ancêtres avait gardé les brebis de l'Asie à l'Espagne. Nous, on n'était qu'un couple de citadins ayant voulu se lancer dans l'élevage de brebis, au nord du Sud. Heureusement, Perlou savait tout de naissance. Dès le départ, elle avait été la bergère, toi, son apprenti chien. Elle t'a éduqué. Et dès cette première chienne, elle, toi, moi, nos deux enfants, les brebis, on a vécu ensemble la même vie sous son autorité, partageant tout, l'enchevêtrement de l'espace et de l'Histoire, la déprise agricole, l'exode des paysans, les friches qu'ils nous laissaient ; et la mêlée des règnes, le végétal, l'animal, tout ; et les tiques, les mouches, la Grande Ourse ; et la force vitale et le parfum du suint.

Après Perlou, j'ai fait resurgir nos autres chiens, jusqu'à Babou, morte il y avait trois ans. J'ai énuméré leur nom, j'ai donné leur âge. Et voilà. Maintenant, Grieg, tu additionnes les âges de nos chiens, tu ajoutes vingt-cinq ans au début, et encore trois ans à la fin, et tu obtiens le nôtre aujourd'hui.

On est vieux, a constaté Grieg qui n'avait pas arrêté de jeter des coups d'œil vers la porte comme s'il s'attendait à y voir surgir des fantômes.

Cela faisait longtemps que nous ne nous étions plus retrouvés à compter ensemble nos années évanouies. Je n'avais jamais été une femme à chiens, ni à chats d'ailleurs. Les chiens, c'était l'affaire de Grieg, toujours des chiens à responsabilité, nobles, dressés à la conduite des troupeaux. Puis nous n'avions plus eu de troupeau et les chiens étaient devenus des amis désœuvrés qui logeaient à la maison.

— L'écri-vaine aurait voulu avoir son chien, un dernier chien, un chien à elle, a repris Grieg, comme pour rompre un sortilège.

Il adorait dire « écri-vaine », ajoutant à ce mot un tiret subliminal d'un quart de millième de seconde. Moi, je n'aimais pas ce mot. Grieg affirmait que c'était une question de génération : toutes les filles de 20 ans disent « écri-vaine » sans faire d'histoire. Je lui répondais que c'était sans doute parce qu'on lisait de moins en moins, plus aucun enfant ne lisait, tous sur leur smartphone, et que les livres avaient donc perdu leur aura. Les écrivains étaient devenus des

écri-vains et des écri-vaines. Une sous-catégorie divisée en deux.

— Alors, comme ça, tu aurais voulu un chien à toi, a repris Grieg, un secrétaire pour écrire la biographie de Sophie Huizinga ? Dans ce cas, il n'aurait pas fallu ce soir que tu rencontres un chien. Ils sont beaucoup trop dans l'adoration et la loyauté. Ils cherchent trop l'approbation. Ils ne savent pas être ironiques et cruels comme il faudrait l'être face à une écri-vaine. Ce serait plutôt le genre prétentieux des matous. Un matou aurait adoré écrire ta biographie, il l'aurait appelée : *La véritable histoire de ma Biche telle que vous ne l'avez jamais lue*, et il en aurait profité pour raconter sa vie à lui, tout en mettant du bordel dans la tienne.

Quand un chat surprend un pivert occupé au sol à trier des fourmis, il lui saute dessus, l'attrape, le tient entre ses griffes, lui creuse le thorax, lui dévore le cœur qui bat encore, rien que son cœur, et ensuite ses pattes rouge grenat aux quatre doigts, deux à l'avant, deux à l'arrière, sans un regard pour la perfection rouge vermillon du cimier, vert mousse du manteau, noir taché de blanc des rémiges. Ni pour son regard clair pupillé de noir. Ni pour son puissant bec vernissé.

— C'était un petit berger, ta chienne, a confirmé Grieg, tandis qu'il lavait nos assiettes à l'évier. Je me demande de chez quel salopard elle s'est barrée.

Il m'a dit bonne nuit, Biche, dors bien, avec un petit salut de la main avant de retourner vers Du Fu et le gros Dai Kan-Wan, son dictionnaire chinois-français. Il s'était mis au chinois depuis notre arrivée aux Bois-Bannis. Mais il pouvait tout aussi bien avoir envie de lire un roman dans la nuit qui venait. Et pas seulement un roman. Un roman par nuit ne lui suffisait plus. Il lui en fallait deux à présent. Pour passer de l'un à l'autre, les expérimenter, curieux du conciliabule qui en sortirait. Par exemple Jean-Jacques Rousseau et Robert Walser. La veille au matin, Grieg m'avait dit avoir testé *Crime et Châtiment* de Fiodor Dostoïevski, dans sa bibliothèque depuis cinquante ans et qu'il n'avait jamais lu, et *Désert solitaire* d'Edward Abbey que je lui avais sorti de la mienne. Je lui avais d'abord proposé *Le Gang de la clé à molette*, illustré par Crumb, qu'il ne connaissait pas. Non. Il avait dit non. – Et pourquoi ça ? – Je ne supporte pas les bandes, tu sais bien. Pour moi, les bandes c'est à deux ou tout seul.

Grieg pouvait avoir autant de rides qu'il voulait, il resterait à jamais à mes yeux un vieux gamin intraitable, adoré, réfractaire à tout pouvoir, à toute bataille, à tout engagement, qui me disait : Ne jamais se laisser prendre par une idée, par un courant, par un groupe, par une vague. Aussitôt se cavalier. Toujours se cavalier ! Personne au cul !

Déjà il était remonté chez lui. Manger vite et filer, c'est tout ce qu'il demandait.

On m'avait un jour demandé : Grégoire Huizinga, est-il votre frère ou Monsieur ?



13878

Composition
PCA

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 16 juillet 2023*

Dépôt légal juillet 2023
EAN 9782290384978
OTP L21EPLN003430-554308

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion